
PUGACH, Sara. — Africa in Translation: A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945

Clélia Coret



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20646>

DOI: 10.4000/etudesafriaines.20646

ISSN: 1777-5353

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 April 2017

Number of pages: 200-204

ISBN: 978-2-7132-2688-5

ISSN: 0008-0055

Electronic reference

Clélia Coret, « PUGACH, Sara. — Africa in Translation: A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945 », *Cahiers d'études africaines* [Online], 225 | 2017, Online since 01 April 2017, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.20646>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

© Cahiers d'Études africaines

PUGACH, Sara. — Africa in Translation: A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945

Clélia Coret

REFERENCES

PUGACH, Sara. — Africa in Translation: A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2012, 303 p., bibl.

- 1 L'ouvrage de Sara Pugash, publié dans la collection « Social History, Popular Culture, and Politics in Germany » de l'University of Michigan Press, propose une histoire de la construction de l'*Afrikanistik* en Allemagne, c'est-à-dire l'étude des langues et des cultures africaines, entre le début du XIX^e siècle et 1945. Fruit de recherches doctorales et postdoctorales, dont certains chapitres avaient déjà été publiés sous forme d'articles, l'ouvrage tire sa cohérence des liens qu'il tisse entre le récit de la racialisation de la linguistique, l'histoire de la professionnalisation des études africaines et l'influence de l'*Afrikanistik* sur la pensée des savants et des politiques qui prirent part à l'idéologie ségrégationniste en Afrique du Sud.
- 2 Ce riche travail a d'abord le mérite d'offrir à un lectorat non germanophone une entrée en matière dans l'histoire coloniale allemande qui, bien que cela ne soit pas systématiquement le cas, est souvent écrite en langue allemande. Pugach s'inscrit dans le renouveau historiographique sur la colonisation allemande (histoire croisée des empires coloniaux, histoire des représentations et des réseaux de globalisation), tout en s'en distinguant avec une réflexion sur l'histoire des savoirs construits avant et pendant la colonisation allemande. De fait, *Africa in Translation* est une contribution au courant critique des études sur l'orientalisme en déconstruisant les « savoirs

coloniaux » — bien que l'auteure ne fasse pas un état des lieux historiographique dans son introduction, ni de comparaisons avec d'autres espaces (Schumaker 2001 ; Sibeud 2002)³⁹. De plus, en s'intéressant aux savoirs linguistiques construits par les missionnaires, elle questionne, comme d'autres (Harries 2007)⁴⁰, l'accumulation de données sur les sociétés africaines par les religieux à la veille et pendant la colonisation.

- 3 L'ouvrage se compose de sept chapitres chronologiques et équilibrés. Ils sont pensés dans un mouvement circulaire partant des stations missionnaires en Afrique au XIX^e siècle, pour s'engager ensuite en métropole, suivre la construction des savoirs linguistiques qui dialoguent avec d'autres disciplines, pour finalement revenir en Afrique du Sud, dans les années 1940, afin de considérer leurs impacts dans la mise en place de la ségrégation raciale. Ce va-et-vient entre colonies et métropole se retrouve dans la grande richesse des archives consultées, en Allemagne, en Suisse et en Afrique du Sud. Le choix d'écriture de l'auteure oscille entre une présentation précise du contexte politique et culturel allemand tout en accordant une grande place biographique aux institutions et aux personnalités scientifiques (Bleek, Büttner, Meinhof, etc.) qui ont marqué la construction disciplinaire de l'*Afrikanistik*.
- 4 Les premiers pas pré-institutionnels de l'étude des langues africaines sont traités dans le premier chapitre. Les savants allemands ont beaucoup contribué aux recherches linguistiques depuis le début du XIX^e siècle et les missionnaires ont été les premiers à s'intéresser aux langues africaines à des fins pratiques d'évangélisation. Souvent au service de missions britanniques, ils ont surtout produit des textes sur ces langues en anglais. En cela, le nationalisme n'a pas été, au départ, un élément moteur dans la formation des études linguistiques africaines. Ces missionnaires se définissent en premier lieu par leur appartenance à une communauté protestante transnationale dans laquelle le piétisme a joué un rôle important. Dans cette tradition, le pouvoir révélateur de la langue est central, dans la mesure où le lien initial avec Dieu ne peut être tissé que dans la langue maternelle d'un individu.
- 5 Après l'acquisition de territoires ultra-marins par l'Allemagne à partir de 1884, les études sur les langues africaines sont davantage associées à des ambitions coloniales. Le deuxième chapitre quitte le terrain missionnaire pour s'ancrer en métropole et montrer l'institutionnalisation des savoirs linguistiques pendant la colonisation. Certains missionnaires sont plus directement au service du gouvernement allemand, comme Büttner, qui est le premier professeur à avoir enseigné les langues africaines au Seminar für Orientalische Sprachen (séminaire pour les langues orientales). Ouvert en 1887 à l'Université Friedrich-Wilhelm de Berlin, le Seminar est la première institution à offrir un enseignement régulier sur les langues et les cultures africaines en Allemagne. Financé par le gouvernement et lié à la Deutsche Kolonialgesellschaft (société coloniale allemande), le Seminar répond à une demande pratique : il s'agit d'enseigner les langues africaines parlées dans les colonies allemandes. Adolf von Götzen et Heinrich Schnee, gouverneurs en Afrique orientale allemande, ont d'ailleurs suivi le séminaire — dont on aurait souhaité comprendre les rouages quotidiens dans la formation d'une sociabilité avant le départ aux colonies —, où le kiswahili est la seule langue d'Afrique subsaharienne à être enseignée jusqu'en 1897. Büttner est aussi à l'origine du journal *Zeitschrift für afrikanische Sprachen*, journal qui est à la fois une plateforme intellectuelle en langue allemande pour les missionnaires et les savants et un manuel pour les commerçants et les coloniaux n'ayant pas d'expérience linguistique.

- 6 Étudiant de Büttner, pasteur, Carl Meinhof n'a jamais été missionnaire, mais partage la conviction que le message chrétien doit toucher l'âme dans la langue maternelle pour provoquer la conversion. Le troisième chapitre est consacré au début de la carrière de Meinhof, figure centrale de la discipline et représentative de ses évolutions. Dans son presbytère à Zizow, Meinhof a d'abord étudié et classé les langues à partir de ses échanges avec ses visiteurs : des missionnaires protestants, des Afrikaners d'origine allemande ayant grandi dans des missions, etc. Son ouvrage publié en 1899, *Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen* (Introduction à la phonologie des langues bantou), donne des instructions pour transcrire les langues bantou, ainsi qu'une description de l'*Urbantu*, le parent hypothétique de toutes les langues bantou contemporaines. Quand Meinhof rejoint le Seminar à Berlin en 1903, l'étude des langues africaines se transforme. Ce qui compte désormais n'est plus l'étude d'une langue ou d'un « peuple » en particulier, mais des familles linguistiques, des groupes « ethniques » et leurs supposés traits caractéristiques. Avec Westerlann, Meinhof fonde l'*Afrikanistik* en tant que discipline moderne et universitaire et identifie trois familles de langue (hamitique, bantou, soudanaise). Pour Meinhof, les différences entre les « races » ne s'expliquent pas par la biologie, mais par des critères linguistiques et culturels.
- 7 Pourtant, dans les années suivantes, cette distinction va se faire de plus en plus ténue, à mesure que l'*Afrikanistik* dialogue avec d'autres disciplines, comme l'avance le quatrième chapitre. Héritiers de la philologie orientaliste et de sa méthodologie, les missionnaires s'étaient focalisés sur les textes, la transcription de la littérature orale, la grammaire et le vocabulaire. Le développement de la phonétique au XX^e siècle incite à accorder une attention plus importante à la manière dont les sons sont produits, et donc aux corps des Africains, plutôt qu'aux textes, orientant ainsi la discipline vers les sciences physiques. De plus, en sortant les langues de leur contexte culturel, la phonétique nie leur dimension historique. Par ailleurs, avec l'anthropologue Felix von Luschan, Meinhof formule « l'hypothèse hamitique ». Selon celle-ci, des nomades à la peau claire, venus du Caucase ou du Moyen-Orient, auraient introduit tout ce qui est linguistiquement et culturellement sophistiqué en Afrique. Ce faisant, Luschan et Meinhof tendent à faire correspondre des caractéristiques linguistiques et physiques pour classer les populations africaines, dans un contexte où la « race » définie au sens biologique se fait de plus en plus présente.
- 8 Le cinquième chapitre est consacré à la suite de la carrière de Meinhof à l'Institut colonial de Hambourg, où il obtient la chaire du Département des langues coloniales en 1909, fonde le *Zeitschrift für Kolonialspachen* et ouvre un laboratoire de phonétique. À l'Institut, la connaissance des langues est fondée sur une synthèse entre les informations reçues directement des colonies et l'expérimentation avec des « objets » coloniaux. Des tensions s'exercent sur le contenu même de ces savoirs quant à leur dimension théorique ou pratique. Par exemple, quand Meinhof veut enseigner le kiswahili « pur » qui serait parlé dans certaines régions de la côte est-africaine, Zache, un officier colonial de carrière, considère qu'il faut plutôt faire apprendre le kiswahili parlé dans l'intérieur, véritable *lingua franca*. À Hambourg, point de rencontre entre les savants africanistes du monde entier, les langues africaines sont explorées, fixées, rendues accessibles, avant d'être enseignées. Les professeurs allemands rendent compréhensibles et enseignent la grammaire et le vocabulaire, tandis que les enseignants africains sont chargés de donner à voir la prononciation concrète et

l'élocution. Ainsi, les étudiants sont encouragés à examiner les corps des Africains qui deviennent de véritables « phonographes vivants » (p. 132).

- 9 Le sixième chapitre est dédié à la contribution des Africains dans l'histoire de l'*Afrikanistik* que Pugach veut réinscrire dans la « bibliothèque coloniale » allemande. Comment ont-ils participé à l'institutionnalisation des études africaines en Allemagne et comment leurs rôles, intellectuels ou autres, se sont-ils trouvés limités par la société qui les a assignés à une certaine place ? Loin de n'avoir été que des « phonographes vivants », ils ont été au cœur de la fabrication de la linguistique. En effet, cette discipline n'est pas seulement le produit de la domination européenne et de la soumission des Africains, mais bien celui d'une interaction entre plusieurs cultures. Pugach montre comment les enseignants et les assistants africains ont à la fois adhéré et se sont dissociés des images projetées par les Allemands sur leurs sociétés. Cependant, dans ce chapitre attendu du lecteur et qui arrive un peu tard, l'auteure reste centrée sur la manière dont ces Africains ont transformé les représentations sur eux-mêmes (mariages mixtes, écriture de récits autobiographiques) et demeure finalement assez loin d'une réflexion sur les critiques qu'ils ont formulées, ou non, dans la construction d'un savoir sur les langues.
- 10 Le septième et dernier chapitre porte sur l'évolution de l'*Afrikanistik* en Allemagne dans l'Entre-deux-guerres, puis sur l'influence de Meinhof et de ses collègues sur l'histoire de l'Afrique du Sud. Si la Première Guerre mondiale a mis un frein à la discipline, elle a également apporté des changements : quelques femmes ont enseigné les langues africaines, les prisonniers de guerre (*Kriegsgefangenen*) ouest-africains sont devenus des sources d'information, etc. Après la guerre, de nombreux linguistes, dont Meinhof, adhèrent au national-socialisme. Deux facteurs expliquent cela : d'une part, la préexistence de sentiments racistes dans la discipline, qui ont été aiguisés depuis des décennies ; d'autre part, le désir de récupérer les colonies perdues après la guerre. En effet, la perte des territoires ultramarins rend inappropriée la conservation d'institutions académiques dévouées aux « sciences coloniales ». Cependant, Pugach explique qu'on ne pourrait faire adhérer complètement les théories raciales formulées par les nazis et celles des savants comme Meinhof, ce dernier ne se positionnant pas sur l'influence de la race dans le développement des langues et des cultures. Enfin, ce chapitre questionne l'influence de l'*Afrikanistik* sur la politique ségrégationniste sud-africaine et les outils apportés par la linguistique allemande pour classer et différencier les populations noires de la région. L'ethnologue van Warmelo, élève de Meinhof, a travaillé pour le gouvernement sud-africain entre 1930 et 1969. S'appuyant sur les modèles classificatoires de son professeur, considérant la langue comme le critère le plus important pour classer les groupes sud-africains, il cherche à retracer les migrations bantoues en Afrique australe et à attribuer aux Noirs des racines « tribales » originelles. Dans un contexte où il devient urgent d'établir des frontières entre les groupes ethniques et de freiner l'urbanisation des populations noires pour conserver l'hégémonie blanche, l'anthropologie et la linguistique ont donné un appui scientifique à la construction d'une société divisée sur des bases raciales.
- 11 Sur un plan formel, l'auteure aurait gagné à joindre un glossaire proposant une traduction anglaise des termes, des titres d'ouvrages et, surtout, des concepts qu'elle utilise en allemand pour les rendre accessibles aux lecteurs (*Deutschtum, Kultur, Dozent...*). De façon plus regrettable, l'attention portée au contexte historique des sociétés africaines n'est pas aussi poussée que celle sur l'Allemagne. Cela mène à deux

écueils. D'une part, peu d'éléments sont apportés sur les conditions de travail des missionnaires sur les terrains africains. L'analyse des interactions entre les missionnaires et leurs informateurs aurait permis de complexifier la construction des savoirs linguistiques. Leur identité, leur statut social, leur lien avec la mission ne sont pas mentionnés. On ne connaît pas non plus les effets des activités des missionnaires sur les usages et les pratiques linguistiques dans ces sociétés et comment ils les ont transformés ou non (certains dialectes ont pu disparaître, des langues se sont standardisées, etc.). D'autre part, le manque de mobilisation de l'histoire des sociétés africaines étudiées empêche l'auteure de montrer clairement ce qui se joue pour certaines personnalités africaines ayant fréquenté les instituts allemands (voir, par exemple, ses hésitations sur l'identité « swahili » ou « arabe » de Suleiman bin Said, le premier professeur d'Afrique subsaharienne à Berlin, pp. 146-147).

- 12 En dépit de ces quelques remarques, qui montrent à quel point sa lecture mène à d'autres pistes de réflexion, cet ouvrage important se révèle incontournable pour comprendre comment les savoirs sur l'Afrique se sont construits en Allemagne entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Loin d'apparaître comme un continent statique, figé dans le temps, l'étude des langues à cette époque a mené à la compréhension d'un espace complexe, en constante évolution, faisant de l'Afrique un objet d'étude rationalisé selon des modes de connaissance européens, tout en fournissant des outils pour distinguer et classer les sociétés les unes par rapport aux autres en des catégories hiérarchisées.

NOTES

39. L. SCHUMAKER, *Africanizing Anthropology. Fieldwork, Networks, and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa*, Durham, Duke University Press, 2001 ; E. SIBEUD, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002.

40. P. HARRIES, *Butterflies & Barbarians : Swiss Missionaries & Systems of Knowledge in South-East Africa*, Oxford, James Currey, 2007 ; P. HARRIES & D. J. MAXWELL (eds.), *The Spiritual in the Secular : Missionaries and Knowledge about Africa*, Grand Rapids, W.B. Eerdmans Publishing Co., 2012.